

valeur qu'aujourd'hui. Notre gravure représente le Saint-Père au moment où, tourné vers l'assistance, il entonne le *Te Deum* et appelle sur la foule inclinée les bénédictions du Très-Haut.

LA COMTESSE ET LE COMTE PECCI

Le pape Léon XIII, né à Carpineto, le 2 mars 1810, descend de la vieille famille des Pecci, originaire de Sienne. Son père, Domenico Ludovico Pecci, dont nous donnons le portrait, avait embrassé la carrière des armes. Il fut colonel sous Napoléon Ier.

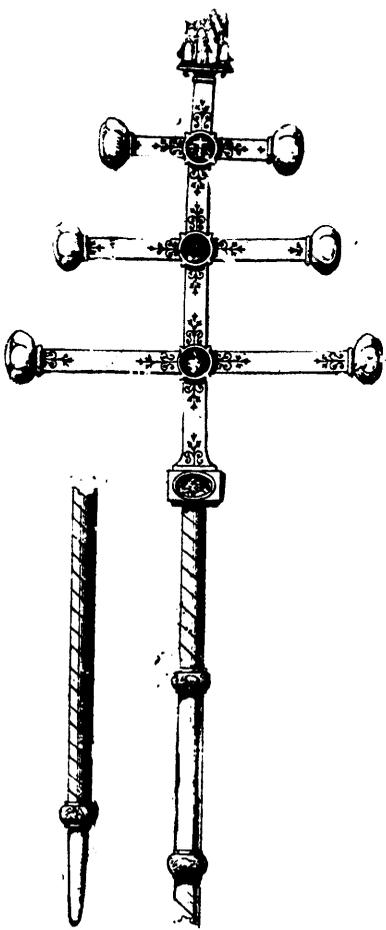
Léon XIII portait à sa mère, dont nous donnons également le portrait, une affection extrême.

L'attachement s'alliait chez lui à la vénération qu'inspiraient la grande intelligence et l'absolu dévouement de cette femme vraiment supérieure. Belle personne au port majestueux, laborieuse, énergique, elle aidait son mari dans l'administration de ses biens et montait même à cheval pour aller visiter ses propriétés. Véritable providence des pauvres, elle faisait distribuer chaque jour du pain et du maïs aux plus nécessiteux. Pour montrer jusqu'à quel point elle savait inspirer le respect, les habitants de Carpineto racontent qu'une bande de brigands l'ayant surprise dans la campagne, ces bandits n'osèrent pas l'arrêter, lui livrèrent passage et se découvrirent respectueusement devant elle.

LA CROIX PASTORALE OFFERTE PAR LA CHEVALERIE PAPALE

On comprendra qu'il nous est impossible même d'énumérer simplement les merveilles accumulées par les fidèles à l'exposition du Vatican. Cependant, à cause de son caractère tout spécial, nous parlerons du présent fait au pape par les chevaliers et les dignitaires des ordres pontificaux.

Désireux d'offrir, par souscription, au pape Léon XIII, un objet qui fût pour ainsi dire la marque du rétablissement d'une ancienne coutume tombée en désuétude, et se rappelant que, suivant la Liturgie, le pape doit tenir à la main une croix pastorale à trois branches, ils ont fait don à Léon XIII de la croix que nous reproduisons.



Exécutée par MM. Auger et Guéret, cette pièce est, en dehors de sa valeur intrinsèque, un véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Elle a été remise au pape par le vicomte de Poli, président effectif du comité souscripteur.

Notre dessin la montre vue de face ; elle a, dans son ensemble, une hauteur de six pieds. La branche verticale est couronnée par la figure du Christ, dans un motif gothique. Chaque extrémité des trois branches horizontales ou bras de la croix est terminée par un médaillon. Dans la première branche, la plus courte, le médaillon de gauche représente saint Pierre et celui de droite saint Paul ; dans le deuxième bras le médaillon de gauche représente saint Jean et celui de droite saint Mathieu ; les médaillons de la dernière représentent, celui de gauche saint Marc, et celui de la droite saint Luc.

Sur la face de l'assise cubique de la croix proprement dite est une figure personnifiant Notre-Dame du Rosaire ; les anneaux qui se trouvent immédiatement au-dessous représentent l'un l'Agneau, l'autre la Brebis. Sur le dernier anneau sont le Pélican, le Lion, la Colombe et l'Aigle que le Christ a fait intervenir dans ses paraboles. Enfin, aux points de jonction des branches horizontales sont la Croix, l'Ancre et le Cœur, signes symboliques de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

NOS SERVANTES

Une jeune domestique, qui ne m'a pas trop mal servi pendant un an et plus, quittait mon service, l'automne dernier, pour aller demeurer chez un grand-père, à la campagne. Son départ me créa donc l'embaras de chercher une personne pour la remplacer.

On me donna l'adresse d'un bureau—*registry office*, s'il faut parler anglais—où je devais certainement rencontrer quelques bonnes filles, en besoin de situation.

Je me rendis au lieu désigné. C'est un joli appartement composé de deux pièces, situé dans une de nos bâtisses commerciales. Dans la première, servant de salle d'attente, un coup d'œil rapide me fit remarquer tout un nombre de personnes installées déjà, des personnes qui me paraurent d'une mise très recherchée.

—Allons, pensai-je, je ne suis pas seule à courir une domestique.

Puis, un instant, je m'arrêtai sur le seuil. En récapitulant, ma toilette d'une élégance passable, mais d'une apparence fort modeste, me fit hésiter et trembler à la fois ; je craignis qu'on ne m'offrit du service. Cependant, je pris vite mon parti, j'allai résolument à l'agente et lui expliquai mon affaire.

—Ces demoiselles désirent se placer, me dit-elle, mais j'ignore si leur prix vous conviendrait.

Je me retournai, cherchant du regard les domestiques désignées, et je ne vis dans la pièce que les illustres dames qui m'avaient éblouie en entrant.

C'étaient donc des servantes ?...

—Celle-ci, continua l'agente, demande quatorze piastres par mois, cette autre douze, cette troisième irait pour onze, mademoiselle pour huit. Je crains beaucoup que vous n'ayez personne à moins.

Je demeurai quelques minutes sous le coup d'un étonnement extrême. Et quand j'ai voulu entrer en pourparler avec ces personnages, je me vis assaillie par une avalanche de questions dont je veux vous donner un léger aperçu.

—Est-on blanchi, chez vous, madame ?—Y a-t-il des enfants ?—Avez-vous des escaliers ?—Puis-je recevoir mon ami ?—Faut-il descendre à la cuisine ?—Peut-on sortir le soir ?—A quelle heure faut-il rentrer ? Etc., etc.

J'en oublie, et des bonnes.

N'est-ce pas dégoûtant ?

—Mesdemoiselles, leur répliquai-je, c'est une servante qu'il me faut.

Nous sommes menacés,—il me répugne d'écrire envahis—par une épidémie disgracieuse et terrible : les *servantes grandes dames*.

En élevant la voix, en criant à l'indignité, je ne fais que constater un fait qui saute aux yeux de tout le monde, de ceux-là surtout obligés de gager bien cher des domestiques qui les servent bien mal.

Maintenant pour prendre une servante, il faut

égorger les enfants, ceci est à l'avance entendu ; avoir des éleveurs perfectionnés dans nos maisons, un salon particulier pour les visites de l'*ami*, carte blanche pour la sortie de tous les soirs, etc. ; et Dieu sait s'il nous faut payer, payer en outre du bien être que nous assurons.

Et nous nous rendons à toutes ces conditions fantasques : nous nous créons les esclaves de ces ridicules exigences ; nous devenons les victimes volontaires de cette intolérable sottise. Nous nous mettons en quatre pour complaire à celles qui nous doivent servir.

Parfois elles semblent être reines dans nos demeures, et les rôles s'échangent souvent. Ce n'est pas la maîtresse de maison qui donne le ton, c'est la domestique ; ce n'est plus celle-ci qui a des ménagements pour ses supérieurs ; c'est nous qui avons des attentions quasi-raffinées pour la valetaille.

Je suis sérieuse. Pas plus tard qu'hier, n'ai-je pas bouilli, souffert d'impatience et de crainte, parcequ'une conversation trop animée se prolongeant à table, le dîner de ma servante refroidissait, et là, plantée, rigide, près de ses pièces, elle attendait pour enlever le couvert.

Juste ciel ! la gent qui sert a plus d'aise que nous, et pour un rien nous envierions son sort.

Il y a peut-être quelques exceptions, mais qu'elles sont rares, qu'elles sont rares !

Où sont-elles ces filles robustes dont parlent nos grand-mères, ces filles qui donnaient leur temps de l'aurore à la nuit, souvent la nuit même, quand nécessité il y avait, pour trois à quatre piastres par mois *au plus* ; ces filles qui avaient conscience de leur position, qui savaient respecter leurs maîtres, garder leur rang ; que la mise simple, mais propre, faisait distinguer de la dame de qualité ?

Hélas !

Je le regrette ce temps de grand-mère, je le regrette sans l'avoir connu.

Aujourd'hui si la naissance noble ou roturière ne s'obstinait à mettre son cachet sur chaque visage, saurait-on, par le clinquant, laquelle sert, laquelle se fait servir ?

Vous ne me disputerez pas, non plus, qu'on voit tous les jours par les rues des domestiques dont la toilette coûteuse rivalise avec celle de la grande dame proprement dite. Elles veulent copier, briller, éclipser ; pour y arriver, rien ne les arrête.

Il est vrai que maints caprices de la mode, on peut leur sacrifier sans mot dire, que de jolies choses le vulgaire se revêt, dont il fabrique des imitations grossières, ridicules, qui ont malheureusement l'avantage d'être à la portée de toutes les bourses.

Puis, je vous donne en mille ce que m'a dit,—sur un ton de duchesse, s'il vous plaît,—la moins pimbêche de ces dames avec lesquelles j'ai eu l'honneur de m'entretenir.

—J'ai passé les mois d'été à la campagne, j'hésite à prendre du service, je crains de m'emnuyer et de me fatiguer.

Avez-vous entendu ? Ne voilà-t-il pas qu'elles s'emparent de la villégiature et qu'elles vous disent : *je reviens des eaux*, tout comme madame X... qui s'en vante, mais qui n'a fait là rien d'extraordinaire, puisque le monde des domestiques peut s'en donner aussi le luxe, à part le plaisir de nous y couvoyer.

Dites, notre siècle n'est-il pas réellement celui du progrès ? ne marchons-nous pas vers l'avancement à grands coups de pieds dans le dos ?...

.

Comme je me plaignais à l'agente que les exigences prononcées des domestiques de nos jours nous mettaient dans l'impossibilité de se faire servir sans risquer notre salut et notre bourse :

—Mademoiselle, répondit-elle, les servantes sont ce que les maîtresses de maison les font. Vous vous rendez à toutes leurs conditions ; si elles se peuvent faire une vie facile, bien sottes elles seraient de se la refuser.

Cette femme ne dit-elle pas juste ?...

Il y a donc une réforme possible puisqu'elle est entre nos mains ? A l'œuvre ! Il n'y a pas une minute à perdre : Coupons là ce qui donne des haut-le-cœurs aux constitutions les plus solides. Malgré tant d'exposés, je n'aimerais pas qu'on me